L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 13 AOUT 1858.

Imprimée et publiée par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES:
G. F. WEISSE, E. DUPUY,
E. DUVERGE, E. HALEY.
Rue de Chartres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 13 AOUT 1858.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Andrews, rue d'Bout de la Cité, rue de la Commune—Terrain avec bâtisses, face à la rue Bienville.

LE NORD-OUEST.

Le Nord-Ouest de l'Union comprend, on le sait, sept Etats—l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa, le Minnesota et le Michigan. Les progrès de cette partie de la république ont été si rapides depuis 1840 qu'ils ressemblent plutôt à la réalisation surnaturelle d'un rêve qu'à un développement normal des ressources d'une région bénie.

En comparant, en 1840, le nombre des représentans que le Nord-Ouest enverra alors au Congrès, avec ceux qu'elle avait en 1840, on sera frappé du fait extrêmement grave, c'est que la puissance politique de même, c'est que la puissance politique de même que la richesse matérielle, appartiendra bientôt au territoire qui, à l'époque où fut adoptée la constitution fédérale, n'était qu'un vaste désert. Dans ces forêts où il y a un demi-siècle erraient seuls les indiens, sont aujourd'hui sept florissants Etats qui possèdent une population double de celle de tous les Etats primitifs et égale à celle de New-York et des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

En 1840, le Nord-Ouest n'avait que trente-huit voix électorales sur les deux cent quatre-vingt quatorze réparties dans l'Union, et aujourd'hui il possède cent une sur huit; il dispose numériquement du quart des voix électorales, et le recensement de 1860 augmentera de beaucoup sa proportion.

L'Ohio, comptant cette heure, 23 voix dans les colléges électoraux, l'Indiana 13, l'Illinois 11, le Michigan 6, le Wisconsin 5, l'Iowa 4, le Minnesota 4, faisant un total de 66 voix. En 1840, l'Ohio en avait donné 21 seulement, l'Indiana 13, l'Illinois 5, et le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota n'ont ensemble que 21 voix, ayant ensemble 42 de moins que la moitié de l'Ohio en 1840. Il est presque autant d'habitans que New-York, la Pennsylvanie et toute la Nouvelle-Angleterre réunies, et ce n'est pas dans ce siècle-ci que l'on se moquera de la chaleur qui caractérise de telles productions. Mais, disent les journaux, la température n'est-elle pas accablante.—Le shérif du comté de Gillespie a arrêté et livré à leurs maîtres, moyennant des dégrés qu'étaient enfuis et cherchaient à se réfugier au Mexique.

SINISTRE.—Le bateau à vapeur *Caddo Belle*, se rendant de Jefferson à Caddo, s'est heurté dans le Bayou entre un chicot et a coulé dans trois pieds d'eau. Le *Caddo Belle* avait 85 passagers à l'automne dernier à New-Orléans, et était assuré pour dix mille piastres.

TRANSBORDEMENT TRANSATLANTIQUE. — La nouvelle de la perte du câble transatlantique a dû être prise dans toute l'Union à de grandes représentations. Les journaux du nord sont remplis de dépêches, et de détails du désastre extrêmement.

Les président Pierce est arrivé dernièrement à l'Ile-Rock, et est parti peu de temps après pour Marseille.

Nouvelles de la Californie.

Arrivée de l'Empire City.

Le steamer *Empire City* est parti de New-York le 4 à deux heures de l'après-midi, et est arrivé le 4 à 4 heures de l'après-midi, en dehors du Sandy Hook. Il a touché après, il partait pour Key West, et a été Bâté l'ancre le 7 au matin. Les steamers *Magnolia* et *Nonpareil* étaient amarrés, et le *Star of the West* mains que le *Philadelphia* venaient de quitter le port.

Nous journaux de San-Francisco apportés par l'*Empire City* vont jusqu'au 20 juillet. Ils n'ont rien ajouté de refroidir l'enthousiasme que a découverte des mines de la rivière Fraser excite en Californie.

On se demande avec une bien légitime anxiété si, en dépit de ce que vont devenir ces infortunées victimes de la maladie régnante qui sont assez si follement courir après des chimères et qui se trouvent tout à coup privées de moyens de retourner en Californie.—S'il est vrai que la surprise a suspendu son service sur le Fraser, ceux qui sont sur les rives de ce fleuve vont se trouver réduits aux plus désolantes extrémités. Il leur faudra recourir aux pirogues ou risquer de vive de terre, alternatives également périlleuses.

Puis après? une fois à Victoria, à Whatcom que deviendra les rameurs au point de départ? Le *Commodore* est hors de service, l'*Orizaba* et le *Santa Cruz* ont renvoyé leur équipage et renoncé à leur voyage dans le détroit. La raison qu'on en donne et qui circule est de nature à jeter l'effroi dans la pensée. On prétend que les propriétaires de ces navires ne se sont déterminés à cette mesure que pour échapper à l'invasion de vie force sur leur bord d'une multitude impuissante à payer les frais du passage de retour. On ajoute que les capitaines se sont dégagés subrepticement de ces rivages, sous le coup des menaces les plus sérieuses faites par des mineurs qui, d'ailleurs, n'ont pas pu assurer leur retour.

Nous sommes loin de garantir ces faits. Ils étaient exacts, ils ne diraient qu'avec trop d'éloquence le degré de misère que subissent les malheureux désertiers de la Californie; mais nous tremblons d'apprendre qu'il n'y ait dans ces récits, ne fût-ce qu'une parcelle de vérité.

Rien de plus démoralisant que les dernières nouvelles qu'apportait le steamer Panama, dimanche matin, à son arrivée du détroit de Fuca. Nécessité (c'est à peine croyable!) un autre steamer s'éloignait de San Francisco dans l'après-midi, surchargé de passagers en route pour les nouvelles mines.—Devant ces faits, il faut renoncer à toute tentative de parler au bon sens. Si l'aspect désolé de ceux qui reviennent, si leur dénûment, si leurs misères subies ne peuvent enrayer sur sa pente le char qui entraîne les fiévreux, que pouvons-nous espérer de nos essais de persuasion?

Les mines, répète-t-on, c'est une loterie, parmi ceux qui s'y rendent, il y a les chances et les infortunés; on le sait, bien, mais c'est qu'essaie rien n'obtient rien?; il faut risquer pour connaître son sort, ah bien! ce risque. La loterie n'a qu'un gros lot, un seul. Pobtient, mais tous y ont des droits égaux, aussi ne cesse-t-on pas de mettre malgré les distances et les ruines des précédentes tirages. Le nombre des blessés n'arrête pas l'assaut d'une citadelle!—Si c'est le point de vue qu'il faut considérer les choses, nous nous rendons. Jusqu'ici, nous avions conçu une tout autre idée de la vie laborieuse, persistante, apre, mais régulière et productive. A la place se vous le vrai mineur en vue d'un bien être chèrement acheté, pour lui même, pour son avenir, pour sa famille. C'est ainsi que nous avons interprété les rudes efforts du plus grand nombre au milieu des travaux miniers de la Californie. Malgré le nombre des heureux avec reçus et transmis, il en est qui veulent encore partir pour ces régions, et qui ne nous reste rien plus qu'à nous faire silencieux spectateurs de la lutte qu'ils engagent corps à corps avec les déserts du Fraser.

Les nouvelles de cette nature, n'arrêtent pas l'ardeur des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

En Ohio, le Nord-Ouest n'avait que trente-huit voix électorales sur les deux cent quatre-vingt quatorze réparties dans l'Union. Il en a aujourd'hui cent une sur huit; il dispose numériquement du quart des voix électorales, et le recensement de 1860 augmentera de beaucoup sa proportion.

L'Ohio, comptant cette heure, 23 voix dans les colléges électoraux, l'Indiana 13, l'Illinois 11, le Michigan 6, le Wisconsin 5, l'Iowa 4, le Minnesota 4, faisant un total de 66 voix. En 1840, l'Ohio en avait donné 21 seulement, l'Indiana 13, l'Illinois 5, et le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota n'ont ensemble que 21 voix, ayant ensemble 42 de moins que la moitié de l'Ohio en 1840. Il est presque autant d'habitans que New-York, la Pennsylvanie et toute la Nouvelle-Angleterre réunies, et ce n'est pas dans ce siècle-ci que l'on se moquera de la chaleur qui caractérise de telles productions. Mais, disent les journaux, la température n'est-elle pas accablante.—Le shérif du comté de Gillespie a arrêté et livré à leurs maîtres, moyennant des dégrés qu'étaient enfuis et cherchaient à se réfugier au Mexique.

SINISTRE.—Le bateau à vapeur *Caddo Belle*, se rendant de Jefferson à Caddo, s'est heurté dans le Bayou entre un chicot et a coulé dans trois pieds d'eau. Le *Caddo Belle* avait 85 passagers à l'automne dernier à New-Orléans, et était assuré pour dix mille piastres.

TRANSBORDEMENT TRANSATLANTIQUE. — La nouvelle de la perte du câble transatlantique a dû être prise dans toute l'Union à de grandes représentations. Les journaux du nord sont remplis de dépêches, et de détails du désastre extrêmement.

Les président Pierce est arrivé dernièrement à l'Ile-Rock, et est parti peu de temps après pour Marseille.

Dépêches télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Cinq cents dollars de plus Champion qui a été vaincu par le jeune Dunbar, dans une tentative de mettre sur le jeune Dunbar, le printemps dernier, cette période dans l'intérêt de la Cour, de certaines, et, au moins, de 1 heure.

Steamboats Destinés.

Vicksburg, Mississippi, Dabel et Taylor est parti, ce matin, pour le Henry Clay, et Lafourche, ce matin.

QUARANTAINE NATIONALE. Le conseil de santé de Mobile a décrété l'établissement d'une ligne de quarantaine qui sera mise en vigueur à partir du 12 courant. Quiconque se trouvera à bord d'un bateau venant d'un port infecté de la fièvre jaune, ne pourra entrer à Mobile, que vingt-un jours après son départ.

Le Conseil a adopté un arrêté qui fixe la prorogation de la quarantaine à 10 jours.

Les nouvelles de Cette heure, 23 voix dans les colléges électoraux, l'Indiana 13, l'Illinois 11, le Michigan 6, le Wisconsin 5, l'Iowa 4, le Minnesota 4, faisant un total de 66 voix. En 1840, l'Ohio en avait donné 21 seulement, l'Indiana 13, l'Illinois 5, et le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota n'ont ensemble que 21 voix, ayant ensemble 42 de moins que la moitié de l'Ohio en 1840. Il est presque autant d'habitans que New-York, la Pennsylvanie et toute la Nouvelle-Angleterre réunies, et ce n'est pas dans ce siècle-ci que l'on se moquera de la chaleur qui caractérise de telles productions. Mais, disent les journaux, la température n'est-elle pas accablante.—Le shérif du comté de Gillespie a arrêté et livré à leurs maîtres, moyennant des dégrés qu'étaient enfuis et cherchaient à se réfugier au Mexique.

SINISTRE.—Le bateau à vapeur *Caddo Belle*, se rendant de Jefferson à Caddo, s'est heurté dans le Bayou entre un chicot et a coulé dans trois pieds d'eau. Le *Caddo Belle* avait 85 passagers à l'automne dernier à New-Orléans, et était assuré pour dix mille piastres.

TRANSBORDEMENT TRANSATLANTIQUE. — La nouvelle de la perte du câble transatlantique a dû être prise dans toute l'Union à de grandes représentations. Les journaux du nord sont remplis de dépêches, et de détails du désastre extrêmement.

Les président Pierce est arrivé dernièrement à l'Ile-Rock, et est parti peu de temps après pour Marseille.

Nouvelles de la Californie.

Arrivée de l'Empire City.

Le steamer *Empire City* est parti de New-York le 4 à deux heures de l'après-midi, et est arrivé le 4 à 4 heures de l'après-midi, en dehors du Sandy Hook. Il a touché après, il partait pour Key West, et a été Bâté l'ancre le 7 au matin. Les steamers *Magnolia* et *Nonpareil* étaient amarrés, et le *Star of the West* mains que le *Philadelphia* venaient de quitter le port.

Nos journaux de San-Francisco apportés par l'*Empire City* vont jusqu'au 20 juillet. Ils n'ont rien ajouté de refroidir l'enthousiasme que a découverte des mines de la rivière Fraser excite en Californie.

On se demande avec une bien légitime anxiété si, en dépit de ce que vont devenir ces infortunées victimes de la maladie régnante qui sont assez si follement courir après des chimères et qui se trouvent tout à coup privées de moyens de retourner en Californie.—S'il est vrai que la surprise a suspendu son service sur le Fraser, ceux qui sont sur les rives de ce fleuve vont se trouver réduits aux plus désolantes extrémités. Il leur faudra recourir aux pirogues ou risquer de vive de terre, alternatives également périlleuses.

Puis après? une fois à Victoria, à Whatcom que deviendra les rameurs au point de départ? Le *Commodore* est hors de service, l'*Orizaba* et le *Santa Cruz* ont renvoyé leur équipage et renoncé à leur voyage dans le détroit. La raison qu'on en donne et qui circule est de nature à jeter l'effroi dans la pensée. On prétend que les propriétaires de ces navires ne se sont déterminés à cette mesure que pour échapper à l'invasion de vie force sur leur bord d'une multitude impuissante à payer les frais du passage de retour. On ajoute que les capitaines se sont dégagés subrepticement de ces rivages, sous le coup des menaces les plus sérieuses faites par des mineurs qui, d'ailleurs, n'ont pas pu assurer leur retour.

Nous sommes loin de garantir ces faits. Ils étaient exacts, ils ne diraient qu'avec trop d'éloquence le degré de misère que subissent les malheureux désertiers de la Californie; mais nous tremblons d'apprendre qu'il n'y ait dans ces récits, ne fût-ce qu'une parcelle de vérité.

Rien de plus démoralisant que les dernières nouvelles qu'apportait le steamer Panama, dimanche matin, à son arrivée du détroit de Fuca. Nécessité (c'est à peine croyable!) un autre steamer s'éloignait de San Francisco dans l'après-midi, surchargé de passagers en route pour les nouvelles mines.—Devant ces faits, il faut renoncer à toute tentative de parler au bon sens. Si l'aspect désolé de ceux qui reviennent, si leur dénûment, si leurs misères subies ne peuvent enrayer sur sa pente le char qui entraîne les fiévreux, que pouvons-nous espérer de nos essais de persuasion?

Les mines, répète-t-on, c'est une loterie, parmi ceux qui s'y rendent, il y a les chances et les infortunés; on le sait, bien, mais c'est qu'essaie rien n'obtient rien?; il faut risquer pour connaître son sort, ah bien! ce risque. La loterie n'a qu'un gros lot, un seul. Pobtient, mais tous y ont des droits égaux, aussi ne cesse-t-on pas de mettre malgré les distances et les ruines des précédents tirages. Le nombre des blessés n'arrête pas l'assaut d'une citadelle!—Si c'est le point de vue qu'il faut considérer les choses, nous nous rendons. Jusqu'ici, nous avions conçu une tout autre idée de la vie laborieuse, persistante, apre, mais régulière et productive. A la place se vous le vrai mineur en vue d'un bien être chèrement acheté, pour lui même, pour son avenir, pour sa famille. C'est ainsi que nous avons interprété les rudes efforts du plus grand nombre au milieu des travaux miniers de la Californie. Malgré le nombre des heureux avec reçus et transmis, il en est qui veulent encore partir pour ces régions, et ne nous reste rien plus qu'à nous faire silencieux spectateurs de la lutte qu'ils engagent corps à corps avec les déserts du Fraser.

Les nouvelles de cette nature, n'arrêtent pas l'ardeur des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

En Ohio, le Nord-Ouest n'avait que trente-huit voix électorales sur les deux cent quatre-vingt quatorze réparties dans l'Union. Il en a aujourd'hui cent une sur huit; il dispose numériquement du quart des voix électorales, et le recensement de 1860 augmentera de beaucoup sa proportion.

L'Ohio, comptant cette heure, 23 voix dans les colléges électoraux, l'Indiana 13, l'Illinois 11, le Michigan 6, le Wisconsin 5, l'Iowa 4, le Minnesota 4, faisant un total de 66 voix. En 1840, l'Ohio en avait donné 21 seulement, l'Indiana 13, l'Illinois 5, et le Michigan, le Wisconsin, l'Iowa et le Minnesota n'ont ensemble que 21 voix, ayant ensemble 42 de moins que la moitié de l'Ohio en 1840. Il est presque autant d'habitans que New-York, la Pennsylvanie et toute la Nouvelle-Angleterre réunies, et ce n'est pas dans ce siècle-ci que l'on se moquera de la chaleur qui caractérise de telles productions. Mais, disent les journaux, la température n'est-elle pas accablante.—Le shérif du comté de Gillespie a arrêté et livré à leurs maîtres, moyennant des dégrés qu'étaient enfuis et cherchaient à se réfugier au Mexique.

SINISTRE.—Le bateau à vapeur *Caddo Belle*, se rendant de Jefferson à Caddo, s'est heurté dans le Bayou entre un chicot et a coulé dans trois pieds d'eau. Le *Caddo Belle* avait 85 passagers à l'automne dernier à New-Orléans, et était assuré pour dix mille piastres.

TRANSBORDEMENT TRANSATLANTIQUE. — La nouvelle de la perte du câble transatlantique a dû être prise dans toute l'Union à de grandes représentations. Les journaux du nord sont remplis de dépêches, et de détails du désastre extrêmement.

Les président Pierce est arrivé dernièrement à l'Ile-Rock, et est parti peu de temps après pour Marseille.

Nouvelles de la Californie.

Arrivée de l'Empire City.

Le steamer *Empire City* est parti de New-York le 4 à deux heures de l'après-midi, et est arrivé le 4 à 4 heures de l'après-midi, en dehors du Sandy Hook. Il a touché après, il partait pour Key West, et a été Bâté l'ancre le 7 au matin. Les steamers *Magnolia* et *Nonpareil* étaient amarrés, et le *Star of the West* mains que le *Philadelphia* venaient de quitter le port.

Nos journaux de San-Francisco apportés par l'*Empire City* vont jusqu'au 20 juillet. Ils n'ont rien ajouté de refroidir l'enthousiasme que a découverte des mines de la rivière Fraser excite en Californie.

On se demande avec une bien légitime anxiété si, en dépit de ce que vont devenir ces infortunées victimes de la maladie régnante qui sont assez si follement courir après des chimères et qui se trouvent tout à coup privées de moyens de retourner en Californie.—S'il est vrai que la surprise a suspendu son service sur le Fraser, ceux qui sont sur les rives de ce fleuve vont se trouver réduits aux plus désolantes extrémités. Il leur faudra recourir aux pirogues ou risquer de vive de terre, alternatives également périlleuses.

Puis après? une fois à Victoria, à Whatcom que deviendra les rameurs au point de départ? Le *Commodore* est hors de service, l'*Orizaba* et le *Santa Cruz* ont renvoyé leur équipage et renoncé à leur voyage dans le détroit. La raison qu'on en donne et qui circule est de nature à jeter l'effroi dans la pensée. On prétend que les propriétaires de ces navires ne se sont déterminés à cette mesure que pour échapper à l'invasion de vie force sur leur bord d'une multitude impuissante à payer les frais du passage de

FEUILLETON.

LE BONHOMME NOCK.

QUATRIEME PARTIE.

IV.

A MARIENTHAL.

A quelques kilomètres de Haguenau et au détour de l'une des deux grandes routes qui conduisent de cette ville à Strasbourg, s'élève, dans le site le plus pittoresque d'une étroite vallée, l'antique monastère de Marienthal. Cet asile célèbre, très-connu en Alsace, mais en Allemagne, sert de refuge aux prêtres pauvres condamnés par âge ou par de précoces infirmités à l'abandon de leurs bénéfices et à la misère.

Le monastère de Marienthal est le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de France. Placé sous le patronage de la Vierge, il y voit accourir, pendant le mois de Marie, et par jour, souvent plus d'un millier de pèlerins qui y viennent de toutes parts, du nord, du duché de Bade, de l'Alsace, des Vosges et du fond de la Lorraine, soit par reconnaissance pour des bienfaits obtenus, soit pour demander des grâces à la sainte mère de douleurs.

Du printemps à l'automne, et surtout au mois de mai, on rencontre, la nuit, dans les sombres forêts de sapins de ces parages, des bandes nombreuses de pèlerins, qui, les décorons faites à la lumière, reviennent dans leur village. Elles s'annoncent au loin, et par d'harmonieux cantiques chantés en chœur, comme les anciennes Ecoles Allemagne, et par la lueur rougeâtre des torches qui les éclairent dans leur marche.

Le monastère, plein de grandeur, et digne, par sa simplicité pastorale, de la mystérieuse puissance du souverain maître du ciel et de la terre, a été, de tout temps, particulièrement recueilli et capable d'éprouver l'impiété ou même, ces hommes, ces femmes, ces enfants qui viennent chercher le secours de l'Seigneur en famille, comme le faisaient nos pères au temps des patriarches.

La petite église de Marienthal est riche de ses souvenirs qu'y ont laissés les âmes chrétiennes dont elle a consolé les souffrances ou bénit les prières. Aux jours de fêtes, elle étale, en grande pompe, les ex-votos, de drap d'or et d'argent de la Vierge, ses diadèmes, les chasubles de ses prêtres, ses bannières, ses reliquaires et ses ornements de toute nature. Comment ne serait-on pas saisi de respect, en pensant que chacune de ces magnifiques étoffes, chacune de ces objets qui rappellent autant d'actes de la clémence divine dus à l'intercession de la mère du Sauveur.

Parmi ces merveilles, il en est une que les bons pasteurs de Marienthal (de vrais apôtres) montrent avec gloire aux étrangers. C'est une magnifique pièce d'orfèvrerie, un ostensoir enrichi de pierres fines, dont nous allons raconter, en quelques mots, l'histoire.

En 1725, une jeune fille sortit à pied du château à demi ruiné de Wissembourg, où végétait, dans une profondeur qu'elle, la famille exilée du roi de Pologne et du duc de Lorraine, décorons, Stanislas Leczinski. Cette jeune fille se rendit à Marienthal en pèlerinage, et, s'agenouillant devant l'autel de Marie, elle y resta long temps prosternée, versant des larmes de tendresse et de piété de la Vierge aux miracles pour son père et sa mère qui, abandonnés des hommes, semblaient être aussi abandonnés de Dieu.

Après avoir achevé sa dévotion, et fait, pour toute offrande, seon sa pauvreté, une petite aumône à un vieillard qui mendiait à la porte de l'église, la jeune fille reprit courageusement, et toujours à pied, le chemin de Wissembourg, où elle apprit, en rougissant, qu'on la cherchait de tous côtés. Elle s'était cachée de ce voyage à ses parens, et n'avait mis dans son secret qu'une seule personne dont la compagnie lui était indispensable. Lorsqu'elle accourut près de son père et de sa mère pour les rassurer sur son absence, elle les trouva en compagnie d'un gentilhomme arrivé de Versailles depuis midi d'une heure, et qui, s'inclinant dans un profond salut, lui demanda s'elle voulait accepter le titre de reine de France et de Navarre, en épousant Sa Majesté Louis XV.

Cette jeune fille, Marie Leczinska fut sur le trône pendant quarante trois ans (de 1725 à 1768, époque de sa mort), le modèle de toutes les vertus et la mère des pauvres. Elle eut pour premier soin, après son couronnement, d'envoyer à l'église de Marienthal, comme l'ex voto, le riche ostensoir dont nous avons parlé. Pendant toute la durée de son règne, l'ex-voto de la reine disparut. On pensa généralement qu'il était devenu la proie de ces malfaiteurs qui, tout en adorant l'Etre suprême, insultaient les temples au pillage; mais quand les églises furent rendues au culte, une pauvre vieille femme de Haguenau, rapporta au monastère le précieux ostensoir. Elle l'avait piesement dérobé, en effet, pour le soustraire à de sacrilèges oppresseurs; elle l'avait enfoui et gardé long-temps dans la misérable maison où, jusqu'à son dernier jour, elle demanda à Dieu le pain quotidien qui souvent lui manqua près d'un trésor.

Dans les premiers jours de janvier 1816, deux hommes cheminaient lentement sur la route de Haguenau à Strasbourg. Ces deux hommes, le lecteur les reconnaîtra sans peine aux premiers mots de leur conversation.

—*Mein gott! che bense dujurs au boele gut étaid*.... *le kranke salle le la prâzerie*.... *ch'affe ein wood garapint, Monsir*.

—Parlez français, dit le second de la neige, ngaud; ça le rêchauffra.....

—*Nein, Monsir ponhomme Nock: le neiche, il tonne les ombrelles*..... *Es ce gue nous dilons loin gommes ça!*

—Nous allons à Marienthal?

—*Qu'est ce que c'est que ce Marienthal?*

—Un bon endroit où la mère du bon Dieu fait des miracles.

—*Pien frai!*

—Parfaitement vrai, il n'y a qu'à lui demander pour.....

—*Ah! mein gott! alors che fa lui temander en dude bobels chosse.*

—Quoi?

—*Qu'elle cusse dad ce que fas lui temanterez, Monsir*.....

—Tu es, décidement, un bon garçon, Friedrich, interrompit Nock, touché de ce naïf désintéressement; et plus j'y réfléchis, plus je me félicite de ne l'avoir pas étranglé à Waterloo.

—*Eçà Roguengard. c'indre là, Monsir, que fas m'afez serré le pits cord! mein gott che befas bas uplier cet chose là.....*

—Ne parlons pas de ça, fiston. Je vais à Marienthal, pour y faire un vœu et y demander une grâce..... C'ite grâce, je l'aurai; je me souviens d'un miracle opéré par une médaille. Inutile de t'en parler. Ta mère serait trop longue, et puis, ça ne te regarde pas. Mais, j'ai une autre faveur précise à obtenir. J'y tiens beaucoup.

—*Tremdez la, Monsir, bisgui ça ne gêde rien.*

—Tu crois ça, toi, qu'on n'a qu'à demander?

—*Dam! le pon T'à il bire si riche!*.....

—Il a beau être riche, bête!..... Une supposition: l'Empereur d'Autriche m'est-il pas? ah bien! si on lui avait demandé deux choses à la fois, il les aurait refusées, historiens veus apprendre la politesse et la discrétion.

—*Ya, mais l'Embrair, c'était bas le pon Tu*.....

—C'était le nôtre, à nous soldats. Pour mieux dire, nous en avions deux: un à haut, qui est celui de toni le monde; et un au Tullerie, à l'usage particulier de la troupe. En bien! si on était allé lui demander simultanément un grade et la croix.

—*C'ondre beaugu, le krate et le groix, Monsir*.....

—Tu le vois donc, garçon, faut jamais demander deux choses à la fois, même au bon Dieu, parce que, dans..... c'est pas qu'il dire refusé quand on a plus besoin. Pour ton, voilà ce que nous allons faire: nous entrons dans l'église, nous faisons brûler deux cierges, un pour toi, un pour moi, et nous demandons, ensuite, à la bonne Vierge de Marienthal le miracle qui nous convient.

—*Eé! fas bêtes sir gue le mireqlé il sera vaid?*

—Ah ça! tu ne crois donc pas en Dieu, toi? Est-ce qu'on, l'aurait élevé comme un chien, par hasard?. Il suffit que la demande soit juste et honnête; il suffit de la faire, c'ite demande, avec foi et respect, pour que la Sainte-Vierge opère le miracle. Ainsi, tâche de prier proprement et de tout ton cœur.

—Ya, *Monsir ponhomme, che bourai le dud mon priar*..... *Maïs quel miracqle che fais temander?*

—Voilà; tu dirai comme moi, en faisant le signe de la croix et pendant que le cierge brûlera ton cierge: "Ma bonne sainte mère de Dieu, faites, je vous en supplie, que le nommé Nock obtienne le plus tôt possible la croix de chevalier de la Légion d'honneur."

—Bonne et gracieuse Sainte Vierge de Marienthal, ajouta Nock, en levant les yeux, tout ici les preuves de vos miracles: les images qui recouvrent les meubles de vos chapelles, les ex-votos qui pendent à votre miséricorde; là, c'est une mère qui vous bénit parce qu'on a sauvé tombé d'une haute fenêtre sans qu'il ait pu le plus du mal; c'est un naufrage qui vous sauver des flots en fureur; là, c'est un mourant qui vous rappelez à la vie et rendez à sa famille éplorée; ailleurs, c'est un incendie qui éteint les flammes, voilà un paralytique marchant sans béquilles..... bonne Vierge de Marienthal, je vous demande, pour mon ami, le pilier, pour mon enfant. Faites qu'il soit sain et sauf du gouffre où il s'est de lui-même précipité faites que je puisse le lui reconduire comme je l'ai pris, faites que la colère du pontife, que la juste sévérité des juges de la Légion d'honneur, ne tombent sur moi seul, faites que je puisse, comme je l'ai le droit, me décorer pour ce pauvre jeune homme qui m'a pris pour le sauver, ma bonne Sainte-Vierge, faites que, par surmettique je ne comptersais pour rien mes peines et ma vie, si mes peines et ma vie sont nécessaires au salut du jeune baron Delmas..... Je veux tout mon mérite. Aidez moi donc, je vous en supplie, à sauver Paul Delmas..... Hélas! si quelqu'un aide ici vieux! il faut un chatiment.....

—Je sois chatié; il faut qu'une tête tombe..... Je ne demande pas la grâce pour sauver le jeunne..... Exaurez moi, exaurez moi, dévance, bonne Vierge miraculeuse de Marienthal, les prières que je vous fais. Pour l'instance que vous allez, jeni; aus bien sûr, prêter à mes projets, et d'avance je veux faire pour mon bienfaiteur offrande et actions de grâces..... Je vous donne gédon que j'ai de plus cher au monde, ce qui était le trésor de mes yeux, le trésor de mes soul ceinte, le trésor de mon orgueil..... Je vous donne la croix que le roi de Bade m'a attachée sur ma poitrine à Austerlitz..... Elle est bien ancienne, elle est bien usée, elle est bien ternie par les larmes et les sueurs que, au temps de mes jours, je versais en pensant à mes parents, je saurais au moins me tirer d'affaire aujourd'hui..... Eh! la, la croix! de Dieu, mon ami! Puisque tu avoue le Pater en latin, m'en français, m'en allemand, nous en inventerons un..... *Qu'est ce que tout à nous?* ou disant *c'est ça nous pas*, comme de cœur, ça pourra bien être écouté la haut. Done, après avoir pris, tu feras la demande en question jusqu'à ce que ton cierge ait fini de brûler; moi, je vais derrière l'autel, à la petite chapelle..... Nos cierges ont la même longueur..... nous allons terminé ensemble.

Vu, Monsir, dit Friedrich.

Les deux jeuhes gens sortirent.

Nock, qui bien fréquentait quelque peu l'église de sa paroisse, au temps où il roulait faire soulier, à l'oeil mêlant de la police, ses anciens service de guerre dans les armées de la République et de l'Empire; mais, ainsi que nous l'a révélé Maurice de Cordonnans, ses dévotions, alors calculées, se contentaient d'une messe basse aux jours les plus solennels de l'Eglise, et le pauvre homme, illettré comme tout le bas peuple, ne savait pas lire sa prière comme. Cependant, réellement, pour la première fois de sa vie, qu'il entrait dans une église, il se sentait ému, profondément, et avec la foi d'un vrai croyant. De là, le trouble dont il était saisi dans la maison du seigneur, et son imagination, plus ardente et en présence de ces images du Paradis et de tous les saints du calendrier.

Arrivé devant la petite chapelle qui se trouve derrière l'autel, il prit les cierges qu'il mouilla et commença, avec une ferveur qu'un coup de mitraille n'eût pas distraite, la prière que lui souffla son jeune bienfaiteur pure:

"Bonne et gracieuse Sainte Vierge de Marienthal, que nous voyons, nous, les pauvres, tout ici les preuves de vos miracles: les images qui recouvrent les meubles de vos chapelles, les ex-votos qui pendent à votre miséricorde; là, c'est une mère qui vous bénit parce qu'on a sauvé tombé d'une haute fenêtre sans qu'il ait pu le plus du mal; c'est un naufrage qui vous sauver des flots en fureur; là, c'est un mourant que vous rappelez à la vie et rendez à sa famille éplorée; ailleurs, c'est un incendie qui éteint les flammes, voilà un paralytique marchant sans béquilles..... bonne Vierge de Marienthal, je vous demande, pour mon ami, le pilier, pour mon enfant. Faites qu'il soit sain et sauf du gouffre où il s'est de lui-même précipité faites que je puisse le lui reconduire comme je l'ai pris, faites que la colère du pontife, que la juste sévérité des juges de la Légion d'honneur, ne tombent sur moi seul, faites que je puisse, comme je l'ai le droit, me décorer pour ce pauvre jeune homme qui m'a pris pour le sauver, ma bonne Sainte-Vierge, faites que, par surmettique je ne comptersais pour rien mes peines et ma vie, si mes peines et ma vie sont nécessaires au salut du jeune baron Delmas..... Je veux tout mon mérite. Aidez moi donc, je vous en supplie, à sauver Paul Delmas..... Hélas! si quelqu'un aide ici vieux! il faut un chatiment.....

—Je sois chatié; il faut qu'une tête tombe..... Je ne demande pas la grâce pour sauver le jeunne..... Exaurez moi, exaurez moi, dévance, bonne Vierge miraculeuse de Marienthal, les prières que je vous fais. Pour l'instance que vous allez, jeni; aus bien sûr, prêter à mes projets, et d'avance je veux faire pour mon bienfaiteur offrande et actions de grâces..... Je vous donne gédon que j'ai de plus cher au monde, ce qui était le trésor de mes yeux, le trésor de mes soul ceinte, le trésor de mon orgueil..... Je vous donne la croix que le roi de Bade m'a attachée sur ma poitrine à Austerlitz..... Elle est bien ancienne, elle est bien usée, elle est bien ternie par les larmes et les sueurs que, au temps de mes jours, je versais en pensant à mes parents, je saurais au moins me tirer d'affaire aujourd'hui..... Eh! la, la croix! de Dieu, mon ami! Puisque tu avoue le Pater en latin, m'en français, m'en allemand, nous en inventerons un..... *Qu'est ce que tout à nous?* ou disant *c'est ça nous pas*, comme de cœur, ça pourra bien être écouté la haut. Done, après avoir pris, tu feras la demande en question jusqu'à ce que ton cierge ait fini de brûler; moi, je vais derrière l'autel, à la petite chapelle..... Nos cierges ont la même longueur..... nous allons terminé ensemble.

Vu, Monsir, dit Friedrich.

Les deux jeunes gens sortirent.

Nock, qui bien fréquentait quelque peu l'église de sa paroisse, au temps où il roulait faire soulier, à l'oeil mêlant de la police, ses anciens service de guerre dans les armées de la République et de l'Empire; mais, ainsi que nous l'a révélé Maurice de Cordonnans, ses dévotions, alors calculées, se contentaient d'une messe basse aux jours les plus solennels de l'Eglise, et le pauvre homme, illettré comme tout le bas peuple, ne savait pas lire sa prière comme. Cependant, réellement, pour la première fois de sa vie, qu'il entrait dans une église, il se sentait ému, profondément, et avec la foi d'un vrai croyant. De là, le trouble dont il était saisi dans la maison du seigneur, et son imagination, plus ardente et en présence de ces images du Paradis et de tous les saints du calendrier.

Arrivé devant la petite chapelle qui se trouve derrière l'autel, il prit les cierges qu'il mouilla et commença, avec une ferveur qu'un coup de mitraille n'eût pas distraite, la prière que lui souffla son jeune bienfaiteur pure:

"Bonne et gracieuse Sainte Vierge de Marienthal, que nous voyons, nous, les pauvres, tout ici les preuves de vos miracles: les images qui recouvrent les meubles de vos chapelles, les ex-votos qui pendent à votre miséricorde; là, c'est une mère qui vous bénit parce qu'on a sauvé tombé d'une haute fenêtre sans qu'il ait pu le plus du mal; c'est un naufrage qui vous sauver des flots en fureur; là, c'est un mourant que vous rappelez à la vie et rendez à sa famille éplorée; ailleurs, c'est un incendie qui éteint les flammes, voilà un paralytique marchant sans béquilles..... bonne Vierge de Marienthal, je vous demande, pour mon ami, le pilier, pour mon enfant. Faites qu'il soit sain et sauf du gouffre où il s'est de lui-même précipité faites que je puisse le lui reconduire comme je l'ai pris, faites que la colère du pontife, que la juste sévérité des juges de la Légion d'honneur, ne tombent sur moi seul, faites que je puisse, comme je l'ai le droit, me décorer pour ce pauvre jeune homme qui m'a pris pour le sauver, ma bonne Sainte-Vierge, faites que, par surmettique je ne comptersais pour rien mes peines et ma vie, si mes peines et ma vie sont nécessaires au salut du jeune baron Delmas..... Je veux tout mon mérite. Aidez moi donc, je vous en supplie, à sauver Paul Delmas..... Hélas! si quelqu'un aide ici vieux! il faut un chatiment.....

—Je sois chatié; il faut qu'une tête tombe..... Je ne demande pas la grâce pour sauver le jeunne..... Exaurez moi, exaurez moi, dévance, bonne Vierge miraculeuse de Marienthal, les prières que je vous fais. Pour l'instance que vous allez, jeni; aus bien sûr, prêter à mes projets, et d'avance je veux faire pour mon bienfaiteur offrande et actions de grâces..... Je vous donne gédon que j'ai de plus cher au monde, ce qui était le trésor de mes yeux, le trésor de mes soul ceinte, le trésor de mon orgueil..... Je vous donne la croix que le roi de Bade m'a attachée sur ma poitrine à